



JOHANNE
SEYMOUR

RINZEN

LA BEAUTÉ
INTÉRIEURE

EXPRESSION
NOIRE

De la même auteure

Journal of an obsession, dans *Montreal Noir*, collectif de nouvelles, Akashic Books, Brooklyn, NY, 2017

Comme un raisin sec, dans *Comme chiens et chats*, collectif de nouvelles, Stanké, 2016

Rinzen et l'homme perdu, Expression noire, 2016

Wildwood, Libre Expression, 2014

233 °C, dans *Crimes à la librairie*, collectif de nouvelles, Druide, 2014

Eaux fortes, Expression noire, 2012

Vanités, Expression noire, 2010; réédition 2013

Le Défilé des mirages, Expression noire, 2008; réédition 2013

Le Cercle des pénitents, Expression noire, 2007; réédition 2013

Le Cri du cerf, Expression noire, 2005; réédition 2012, 2016

JOHANNE
SEYMOUR

RINZEN

LA BEAUTÉ INTÉRIEURE

À la mémoire d'Evelyne Saint-Pierre.

ça, là, le printemps
la souris montre son museau
le chat dort d'un œil

Rinzen Gyatso

1

— J’voulais pas l’tuer...

La sergente Rinzen Gyatso agrippa vivement la main de son fils en jetant un regard anxieux autour d’elle. Une fois rassurée sur l’absence de son interlocuteur, le cellulaire toujours pressé contre l’oreille, elle dirigea l’enfant vers le banc au centre du parc et lui fit signe de garder le silence.

— Adam Petit...

Sashi leva des yeux inquiets vers sa mère. Il avait perçu le léger tremblement dans sa voix. De son bras libre, Rinzen entoura les épaules de son fils, malheureuse de lui imposer cette conversation. Elle tenta un sourire réconfortant, sans grand succès. Au bout du sans-fil, la respiration d’Adam s’était accélérée.

— J’suis pas un assassin, sergente Gyatso.

— Votre frère est mort de votre main. Ça fait de vous un meurtrier.

— Croyez-moi, si j’en étais un, ma femme serait déjà au paradis.

Après la fuite de Petit au Belize avec son épouse, l’équipe du lieutenant Desautels avait supposé que l’homme réservait à cette dernière un sort similaire à celui

de son frère. Ils avaient été surpris de la voir réapparaître en sol québécois deux semaines plus tard. Apparemment, Petit l'avait informée à l'aéroport qu'elle ferait seule le voyage de retour au Québec. La pauvre femme, qui était déjà en état de choc à sa sortie de l'avion, fit une crise d'hystérie en découvrant les scellés sur la porte de sa maison ainsi que l'accusation de meurtre prémédité qui pesait contre son mari.

— Si vous êtes pas un meurtrier, pourquoi ne pas revenir au Québec et vous livrer à la police ? Vous êtes toujours au Belize ?

Rinzen allait à la pêche. Elle ne pouvait pas le faire extradier du Belize, mais s'il s'était déplacé, certains pays limitrophes...

— Disons simplement que, pour l'instant, j'suis pas au Canada.

— Pour l'instant ?

La question avait surgi involontairement et Adam avait senti l'émotion qu'elle sous-tendait.

— T'as peur de moi.

Il la tutoyait maintenant ! L'angoisse de Rinzen augmenta d'un cran.

— Non...

— J'te ferais jamais de mal.

Rinzen ne craignait pas qu'il la tue, elle craignait qu'il continue de faire ce qui avait mené le confesseur de Petit à la mort : la prendre pour sa confidente.

— J'peux rien pour vous si vous ne vous livrez pas.

Elle coupa la communication et serra son fils dans ses bras. La sergente cherchait un point d'ancrage pour que la panique se résorbe. Elle se concentra sur sa respiration. Elle devait faire taire le petit singe qui jacassait dans son cerveau, celui qui la projetait dans l'avenir, dans l'inconnu. Les paroles de sa mère, Opame, à qui elle avait confié

qu'Adam Petit la hantait, refirent surface. « Il voit la lumière en toi. Comme il la voyait dans son confesseur. Il a besoin de cette lumière pour retrouver son chemin. Il ne peut pas te hanter. C'est toi qui le hantes. » Rinzen respirait déjà mieux. Quatre-vingts ans de pratiques bouddhistes avaient fait d'Opame la plus sage des conseillères.

— C'était qui, maman ? Un méchant ?

La voix alarmée de son fils la précipita dans le moment présent. Elle hésita avant de répondre :

— T'as pas à t'inquiéter, minou. C'est quelqu'un qui vit à l'autre bout du monde. Et j'suis là pour te protéger.

Sashi n'avait pas l'air rassuré.

— J'sais que c'est difficile à comprendre, mais il y a des hommes qui sont « méchants » juste une fois dans leur vie. Celui-là en fait partie.

Rinzen espérait qu'elle avait raison. Que la rage qui avait habité Adam Petit au moment de tuer son frère ne referait plus jamais surface. Mais comment en être certaine ?

Autant elle aurait souhaité que cessent ces conversations impromptues avec Adam, autant elle savait qu'elle continuerait de répondre à ses appels. Car, au-delà de ses obligations de policière, il y avait son devoir d'humanité devant la détresse. Écouter. Ne pas juger.

2

Un an plus tard

La femme du lieutenant Desautels ajusta ses lunettes et, fébrile, commença sa lecture.

LE DESTIN DE ROSA PARKS

Mille neuf cent quatre-vingt-quatre, j'avais vingt-quatre ans et je mettais les pieds sur une scène de crime pour la première fois. J'étais un homme blanc vivant dans une province encore plus blanche. Je croyais avoir de l'ouverture parce que j'avais feuilleté l'encyclopédie Grolier et tous les volumes de *Pays et nations*. Indécrottable adepte de la *Soirée du hockey*, amateur du *Ed Sullivan Show* et fervent lecteur de *La Presse*, je pensais connaître le portrait politique et culturel du Québec. J'étais un produit typique des milieux ouvriers : plein de bonne volonté, affamé de l'éducation qu'on me refusait et enfermé dans les préjugés de la religion qu'on m'avait enseignée. J'étais naïf et lâché lousse dans un monde plus vaste que l'horizon observable de mes œillères...

Gisèle Desautels leva les yeux du recueil que son mari lui avait donné pour Noël : *Une vie d'enquêtes*, de Gerry Desautels. Un livre à couverture rigide dont les pages blanches commençaient à se remplir. Son homme avait, semblait-il, découvert un exutoire à la crise existentielle qui le rongait et érodait sa vie et celle de son couple. Il avait trouvé le moyen de créer un pont entre elle, uneoureuse de romans policiers qui s'inquiétait du bien-être de son époux, et lui, un enquêteur mutique qui étouffait dans le silence de son musée d'horreur interne. Avec ce recueil, qu'il comptait noircir des récits de ses enquêtes, il lui dévoilerait des parcelles de son jardin secret.

— C'est...

Elle avait la gorge nouée. Desautels, le manteau sur le dos, prêt à partir, se sentait ridicule dans l'encadrement de la porte de la cuisine. Il regrettait déjà les mots qu'il avait couchés sur le papier lisse du cahier. Ce n'était peut-être pas une bonne idée après tout...

Mal à l'aise, il suggéra :

— Trop intime ?

— Non, non...

Elle l'observa d'un air attendri.

— Gerry... J'ai l'impression qu'avec ton livre, on va se parler pour la première fois.

Il était trop intelligent pour répliquer. Il haussa les épaules, puis s'empara de la tasse isotherme que sa femme avait déjà remplie de café.

— Pas trop nerveux ?

— Pourquoi ? C'est pas ma première scène de crime.

Elle se contenta de sourire. Non, ce n'était pas sa première enquête, mais c'était peut-être sa dernière. Son mari songeait à prendre sa retraite. Et elle jubilait intérieurement, car elle pourrait enfin dormir en paix.

— J't'appelle, si j'peux pas rentrer souper.

— J'retiendrai pas mon souffle!

Desautels grogna et sortit en prenant soin de bien verrouiller la porte derrière lui.

3

Rinzen posa un regard affectueux sur son fils, qui dévorait des yeux une nouvelle vitrine. Elle se sentait choyée d'avoir un enfant à la fois si allumé et si sage. L'absence de son père, mort avant sa naissance, pesait lourd dans le cœur du gamin, mais le fait qu'il vivait sous le même toit que ses grands-parents contribuait à son équilibre. Pour ses parents aussi, Rinzen était reconnaissante ; même si la cohabitation avait parfois ses défis. Opame et Sengyé, qui avaient quitté le Tibet à la suite de l'invasion chinoise, n'en étaient jamais vraiment sortis. Rinzen avait l'impression d'immigrer au Québec chaque fois qu'elle quittait leur appartement pour aller travailler dans la métropole bruyante et moderne.

— As-tu trouvé quelque chose à ton goût ?

Sashi secoua la tête.

— J'vois plein de choses que j'aime, mais pas celle que j'veux pour ma fête.

— Parce que tu sais ce que tu désires ?

Sashi, espiègle, se tut et continua de faire l'inventaire du contenu de la vitrine. Rinzen sourit. Son fils était sûrement le seul enfant au Québec à ne pas avoir envie

de magasiner ses cadeaux au Toys “R” Us. Depuis toujours, il préférait les boutiques du quartier chinois, où ils habitaient.

— Comment veux-tu que je t’achète cette chose si tu me révèles pas ce que c’est ?

— Devine !

— J’suis une policière, pas un devin.

Rinzen l’enveloppa de ses bras et le chatouilla.

— Parle ! Sinon j’vais te chatouiller à mort !

Sashi rit aux éclats.

— Arrête ! dit-il sans tenter de se dégager.

— J’cesserai pas tant que...

Le cellulaire de Rinzen résonna. Elle lâcha son fils et consulta l’afficheur. C’était Desautels.

— Gyatso...

Elle avait pris l’habitude de regarder qui l’appelait avant de répondre. L’appel du criminel Adam Petit, l’année précédente, alors qu’elle se trouvait au parc avec le gamin, l’avait secouée. Elle ne voulait pas que l’enfant soit de nouveau témoin d’un échange entre eux.

— Je sais que tu es en congé, mais j’ai besoin de ton équipe, annonça le lieutenant.

Il affectionnait le duo « particulier » que formaient Luc Paradis, un célibataire athée ouvertement homosexuel, et Rinzen, une mère de famille monoparentale bouddhiste. Desautels avait peut-être l’apparence d’un vieux dinosaure, mais il les avait personnellement triés sur le volet. Il était un de ceux qui tentaient de promouvoir plus d’ouverture au sein des forces de l’ordre, même si la bataille était loin d’être gagnée.

— J’magasinai avec mon fils pour son anniversaire..., dit-elle en le cherchant du regard. Grenier et Tanguay sont pas disponibles ?

Il hésita avant de répondre :

— Le corps a été trouvé dans le quartier Saint-Michel et la victime est latino...

La sergente hochacha machinalement la tête.

— Je vois. Compris.

Desautels l'informa de l'adresse où elle devait se rendre et coupa la communication. Rinzen s'approcha de Sashi, qui s'était éloigné de quelques pas pour admirer le contenu de la vitrine suivante.

— C'était mon lieutenant, Sashi. On doit rentrer à la maison.

— T'avais promis...

— On va se reprendre, minou. Juré!

Sashi lui prit la main sans rechigner et ils tournèrent sur De La Gauchetière en direction de leur appartement, rue Clark. Brave petit homme, songea Rinzen, le cœur gros. Ce n'est pas suffisant d'avoir perdu ton père, il te faut aussi endurer une mère absente.

4

— Bravo ! Ton sang-froid m'épate.

Luc Paradis se tourna en direction de la voix et découvrit la sergente Gyatso, sourire en coin, qui s'avançait vers lui.

— Commence pas.

— T'es trop facile à décoder.

Son coéquipier sourit à son tour.

— Viens pas me dire que tu le trouves pas beau ?

Rinzen jeta un regard vers le technicien qui avait accroché l'œil de Luc.

— En apparence...

Paradis soupira.

— Tu boudes ton plaisir.

— Tu fantasmes pour deux ! lança-t-elle en s'éloignant vers le périmètre sécurisé de la scène de crime.

L'espace délimité par les rubans jaunes grouillait de monde. Il y avait les techniciens du Laboratoire de médecine légale et de l'Identité judiciaire, mais on y trouvait également les agents appelés en renfort, car la victime avait été découverte à l'entrée du parc Frédéric-Back, où, cinq jours plus tard, auraient lieu les festivités de la Saint-Jean du quartier Saint-Michel. Par surcroît,

dans un effort pour montrer la diversité du Québec à l'écran, le comité organisateur avait décidé que cette fête serait celle qu'il téléviserait. Pas un seul mètre carré du parc n'était libre : kiosques de toutes sortes, échafaudages, amplificateurs, projecteurs, caméras, câbles électriques... Et à l'avant-plan de l'agitation, dans un coffre sur roulettes servant au transport de matériel sonore, le corps d'une femme.

Le sergent Doré, chargé de sécuriser la scène et de recueillir les témoignages des témoins potentiels, vint à la rencontre des enquêteurs. Ils écoutèrent attentivement les informations dont il disposait, puis ils se rendirent près de la victime, où une technicienne s'activait à prélever des indices.

— On sait qui c'est ? demanda Rinzen.

— Pas pour le moment. On a pas trouvé de papiers sur elle. On a fouillé le coffre et cherché autour pour voir si on découvrirait un sac à main... Rien.

Rinzen aimait la jeune femme. Elle était méticuleuse et rien ne lui échappait. Jessica Lambert tourna délicatement la tête de la morte vers les enquêteurs. Paradis eut un mouvement de recul.

— Désolée, j'aurais dû vous prévenir, dit-elle aussitôt.

Rinzen, qui n'avait pas réagi, fixait la figure de la victime. Elle paraissait bel et bien d'origine latino-américaine et âgée de moins de trente ans, aurait-elle parié. La sergente songea qu'elle aurait été d'une beauté remarquable si ce n'était la cicatrice grossière qui traversait sa face en diagonale, de la tempe gauche jusqu'au bas de l'oreille droite, donnant l'impression qu'on avait recousu deux moitiés de visage.

Jessica Lambert s'éclaircit la gorge avant de dire :

— La scarification est pas récente.

Luc regarda Rinzen.

— Coup de couteau, peut-être...

— Difficile à dire, intervint Jessica. Ça pourrait venir d'un vieil accident de voiture... La tête qui passe à travers le pare-brise... Ou un éclat de verre dans une dispute conjug...

— On va laisser les hypothèses au pathologiste, la culpa gentiment Rinzen, qui savait jusqu'où l'enthousiasme de la jeune femme pouvait la mener.

Elle se pencha sur le corps dans le coffre.

— Qu'est-ce qui t'es arrivé ? murmura Rinzen, son regard glissant sur la victime.

Lambert attendit un moment avant d'ouvrir la bouche, mais sa passion pour son métier était plus grande que sa patience.

— Regardez ses poignets... Il y a des traces de ligature.

L'objet qui les avait enserrés avait laissé sa marque. Rinzen sortit un stylo de la poche intérieure de sa veste. À l'aide de la pointe de ce dernier, elle dégagait le col de la robe chemisier.

— Elle était déboutonnée comme ça quand on l'a trouvée ?

Jessica hochait la tête en signe d'assentiment, puis elle ajouta :

— Et il y a ça...

Elle indiqua les ganses à droite et à gauche de la taille.

— Normalement, il devrait y avoir un ceinturon. On a cherché autour... Rien.

— Peut-être qu'il a servi à attacher ses poignets, suggéra Luc.

Rinzen observait le pan de peau qu'elle avait dévoilé à l'aide du stylo. De petits ronds rouges parsemaient le haut des seins.

— Quelqu'un l'a prise pour un cendrier, constata Luc avec dégoût.

Rinzen repoussa encore davantage le tissu de la robe. Les brûlures de cigarettes côtoyaient des ecchymoses violacées. Elle tourna le regard en direction de la tête de la victime.

— Sa poitrine est couverte de coups, mais pas son visage, dit-elle à Luc en se redressant.

Jessica continuait d'observer la peau découverte.

— Qu'est-ce qu'il y a ? l'interrogea Rinzen.

— On dirait que les lésions forment un dessin.

Elle dénuda le torse de la morte jusqu'à la taille. Les brûlures épelaient les mots : *la chica fea*.

— La fille laide..., traduisit Jessica.

— Crisse ! lâcha Luc en serrant les poings.

Rinzen ferma les yeux et inspira lentement à plusieurs reprises, se concentrant sur le son de l'air qui entrait et sortait de ses poumons. Ce n'était pas le temps de céder aux émotions.

— Jérôme ! appela la technicienne.

Le photographe s'approcha et Jessica lui demanda de prendre un cliché du torse. Indiquant l'entrejambe de la victime, Luc dit :

— Est-ce qu'il y a des signes d'agression sexuelle ?

— Tout ce que je peux confirmer, c'est qu'elle a de légers bleus à l'intérieur des cuisses. Mais ça pourrait être le résultat d'une activité consensuelle.

— Ça sert à rien de spéculer, fit Rinzen. Attendons le rapport d'autopsie.

— Desautels est arrivé, annonça Luc, attiré par une voix s'élevant plus loin.

Rinzen suivit le regard de Luc et vit que le lieutenant s'entretenait avec un jeune homme qui criait et gesticulait abondamment. Elle s'adressa à la technicienne.

— Qui est avec lui ?

— RoZ.

— RoZ qui ?

Jessica Lambert écarquilla les yeux.

— RoZ tout court. Vous savez pas qui c'est ? C'est une grosse vedette pourtant.

Rinzen haussa les épaules. Entre son travail et sa vie familiale complexe, elle ne regardait pas la télévision et avait peu de temps pour aller au cinéma.

— C'est le réalisateur de l'émission de la Saint-Jean, l'informa Luc, visiblement ravi de croiser en personne la coqueluche de l'heure. J'veais vérifier s'il y a un problème...

Rinzen sourit en coin.

— Me semble que c'est pas ton genre.

— Qu'est-ce que t'en sais ?

— J'ai connu Thomas...

À l'évocation de ce dernier, Luc grimaça, mi-figue, mi-raisin, puis s'éloigna sans rien ajouter.

Après quelques mois de fréquentations, Paradis avait brusquement mis fin à sa relation avec Thomas Flynn. Quand Rinzen avait voulu aborder le sujet avec lui, il s'était contenté de lui répondre que leur histoire avait suivi son cours. À voir sa réaction, il était évident pour Rinzen que la source n'était pas tarie.

Avant d'aller rejoindre le trio que formaient maintenant Desautels, RoZ et son coéquipier, Rinzen jeta un dernier regard à la victime. Beauté et laideur se livraient une guerre sans merci sur son visage. En avait-il été ainsi pendant sa vie ?



Les sergents Rinzen Gyatso et Luc Paradis sont projetés dans une affaire aux ramifications troublantes lorsqu'on découvre le corps d'une Mexicaine dont le torse a été brûlé à la cigarette pour former les mots : *la chica fea*. La fille laide... À cette enquête déjà bouleversante s'ajoute l'inquiétude de Rinzen au sujet de son supérieur, le lieutenant Desautels. Le musée d'horreur qui loge en permanence dans sa tête semble le pousser vers l'irréparable. C'est du moins ce que craint sa femme, qui, en lisant le récit de sa première enquête, découvre le secret qui a rongé sa vie à petit feu.

Johanne Seymour est l'auteure de la série Kate McDougall et de la minisérie télévisée *Séquelles*, adaptée de son roman *Le Cri du cerf*. De *Rinzen et l'homme perdu*, finaliste au prix Arthur-Ellis 2017, on a dit : « Il y a chez les protagonistes, autant que dans la narration, une si grande richesse de couleurs qu'il permet d'entrevoir que cette nouvelle série marquera la littérature d'ici. » – D. Marois, Huffington Post. *Rinzen la beauté intérieure* est son huitième roman.

